Qu'est-ce que l'Europe [suite]

Autor(en): **Séverin, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558515

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

QU'EST-CE QUE L'EUROPE ?

II. — L'ethnographie

Dans un premier article, nous avons étudié la *terre* d'Europe. Voici maintenant ce qui concerne les *peuples*. La géographie, déjà, nous a posé un problème, ou des problèmes, — que sera-ce de l'ethnographie?...

Il n'est, en effet, que de relire, dans les manuels d'histoire, les pages consacrées aux «invasions», à ces invasions nombreuses et diverses par lesquelles se marque la fin de l'empire romain, pour se persuader sur-le-champ que le problème des races, en Europe, ne se pose pas, tout simplement parce qu'il est insoluble.

Pour étayer cette opinion, voici, pour commencer, une énumération, à elle seule déjà convaincante, — celle des peuples autochtones ou allogènes que nous trouvons à l'origine de la population européenne; les Romains, d'abord —, mêlés déjà d'Etrusques, de Volsques, de Latins, — puis toute la série des barbares: Gaulois, Celtes, Ostrogoths, Wisigoths, Vandales, Burgondes, Alémanes, Francs, Normands, Lombards, Saxons, Slaves, Daces...

Ainsi l'italienne Lombardie tire son nom d'une peuplade germanique, comme la France a reçu le sien des Francs, la Bourgogne des Burgondes, l'Andalousie des Vandales.

En Italie et en Espagne, à cette nomenclature s'ajoutent les éléments venus de Grèce ou d'Asie mineure, et les Arabes; au nord, d'autres Germains encore, d'origine scandinave.

Le mélange des races, en Europe, implique une «abondance», une diversité, une «profondeur» incalculables, indiscernables.

S'il est vrai que la population du midi s'est vue, «racialement», bouleversée et renouvelée d'une façon plus considérable, plus durable que les populations germaniques, puisque celles-ci sont descendues au sud et que celles-là ne sont point montées au nord, — du moins pas en quantité égale, — il demeure pourtant que les Germains ont subi, eux aussi, leurs mélanges : avec des Slaves de souches variées, avec de plus septentrionaux qu'eux, puis avec les Français qui leur vinrent en grand nombre dès les commencements de l'époque moderne.

Sans doute, à l'heure actuelle, un Français se distingue assez manifestement d'un Allemand, un Italien d'un Anglais, un Espagnol d'un Suédois. Mais, à part les cas d'opposition extrême, — la dernière, par exemple, — s'agit-il uniquement d'une différence de race, au sens propre du terme?

La différence, — elle existe, assurément! — ressortit à la langue, à l'éducation, à la tradition, beaucoup plus qu'à n'importe quelle autre cause. Ne négligeons pas, certes, la différence physique, ou biologique. Mais, dans celle-ci, l'«homme» entre en question beaucoup moins qu'on ne le croit. La vraie cause appartient le plus souvent à la «terre».

Combien de Slaves, combien de Nordiques fixés en France n'y ont-ils pas, dans la personne de leurs descendants, adopté peu à peu, et somme toute assez rapidement, les mœurs, l'esprit, l'apparence corporelle même des indigènes! ... A la deuxième génération déjà, des Hanovriens établis à Marseille (le cas nous est connu) parlaient avec l'accent de Marius, et leurs yeux pétillaient avec toute la vivacité du midi. La nature du sol, la nourriture absorbée (les fruits et les légumes du nord et du sud, à égalité d'espèces, n'ont ni la même teneur ni la même saveur), les ondes telluriques et le climat transforment profondément, «essentiellement», une souche humaine en un temps relativement court.

Est-ce à dire que les caractères ancestraux s'abolissent? Non. Les éléments primitifs ne meurent très probablement pas, mais ils s'amalgament avec d'autres, et, en tout cas, s'atténuent au profit des caractères acquis. Inversement, le caractère premier d'un peuple, son caractère originaire, s'enrichit, — ou se complique, se trouble, — de tous les apports nouveaux.

Nul ne songe à contester l'homogénéité de tel ou tel peuple d'Europe. L'Europe n'a que trop à pâtir du manque d'accord, de compréhension réciproque dont font preuve entre elles les nations qui la constituent, — et si nombreuses sur une aire trop étroite, — pour que l'on oublie une division aussi funeste.

Mais l'homogénéité, l'unité de chacun de ces peuples, n'est que relative. Elle est relative à la grandeur du pays qu'il occupe. Sur un sol donné, et si ce sol s'étend sur une superficie suffisante du territoire européen, on aura une race, une nation plus ou moins caractérisée, plus ou moins définie. Mais nous avons vu plus haut l'immense variété que le sol d'Europe offre à ses habitants. Or, cette variété ne peut manquer de se traduire, au sein d'un même peuple, par des modifications certaines, visibles, du caractère dit national: un Bavarois se différencie d'un Poméranien presqu'au même titre qu'un Sicilien d'un Français du Périgord.

Il faut insister sur cette influence du sol. Elle est primordiale. Nous y avons fait allusion déjà à propos du tempérament nostalgique des habitants de tel ou tel pays de plaine, — et nous y reviendrons. Cette influence explique beaucoup de choses qui ont besoin d'être expliquées. Elle conditionne les événements, peut-être d'une manière qui ne se perçoit pas à première vue, mais elle les conditionne sans rémission. Les désirs périodiques d'évasion procèdent de là, — et, à l'inverse, certaines lassitudes, certains affaiblissements, et certaines violences. Et, enfin, l'influence du sol, qui est donc une sorte de deuxième «cause radicale», conditionne ce qui agira comme troisième cause de la différenciation incontestable des races ou des peuples d'Europe, à savoir la cause spirituelle, que nous avons déjà signalée en mentionnant la langue, l'éducation et la tradition.

Dans cette troisième cause, entrent donc en jeu, en plus des «caractères acquis», les facteurs spirituels. Qu'en est-il, à ce moment-là, des caractères primitifs? Ceux-ci se trouvent, alors, ou bien fondus dans l'ensemble, fréquemment minorisés, quelquefois même entièrement recouverts, ou bien revigorés soudain, inopinément, parfois avec bonheur, parfois avec malheur; mais ils ne fournissent guère, cependant, que des composantes accessoires qui, nous l'avons dit, peuvent enrichir, et le font assurément ici ou là, mais peuvent aussi alourdir, compliquer, paralyser.

A titre d'exemple, que demeure-t-il, au juste, des anciens «hommes du nord» dans les Normands actuels des bords de la Seine?...

Il va de soi que les éléments spirituels subissent à leur tour les mêmes fluctuations que les éléments raciaux ou terriens, les mêmes adaptations successives ou simultanées. Ce sont eux, néanmoins, qui, finalement, l'emportent.

C'est par la tradition, par l'histoire que l'Européen se distingue, pour citer un cas extérieur à l'Europe, de l'Américain. Voilà, certes, une distinction qui s'impose; mais elle touche à la culture, à la civilisation; dans la suite de cette étude, elle nous intéressera, à cet égard, grandement.

Il résulte de ce qui précède que l'on ne saurait se livrer qu'à un abus de langage en parlant d'une *race* européenne, et qu'à un abus de raison en imaginant une race privilégiée. Le terme de race ne convient qu'à la définition des grandes branches humaines: la race blanche, la race jaune, la race noire. Et la notion de privilège ne correspond, au fond, sur le continent européen, à aucune des conditions que présente ou qu'impose ce dernier: ni au sol, ni à la configuration, ni à l'existence physique ou sociale qu'il est possible ou obligatoire d'y mener.

Il nous faut donc, en ethnographie comme en géographie, admettre une infinie variété d'éléments, et considérer, en outre, cette variété comme «dynamique»: les *variations* ne s'arrêtent pas, elles agissent les unes sur les autres et les unes par les autres, s'enchevêtrant, s'enrichissant ici de variations nouvelles, se dépouillant là de modifications transitoires, fortuites. L'Europe, par conséquent (comme la terre entière, au reste), se peuple d'un mélange humain en perpétuel mouvement, en continuelle transformation. Au surplus, la moderne fièvre de la «circulation», que les guerres n'interrompent que momentanément, contribue puissamment à ces mutations et à ces transferts.

Achevons ce qui concerne l'ethnographie en répétant que, dans la différenciation des peuples de l'Europe, les seuls critères, les seuls facteurs à retenir sont le sol et la tradition. Mais disons plus justement: les traditions. En effet, à la multiplicité, à la variété des sols correspondent, en Europe, sous l'apparente unité de la «civilisation occidentale», la multiplicité et la variété des traditions spirituelles ou morales.

Une troisième et dernière étude nous montrera où se peuvent trouver, où se doivent chercher l'*unité*, l'*homogénéité* après lesquelles l'Europe, quasiment depuis qu'elle est habitée, ne cesse d'aspirer, et dont elle a si grand besoin.

René Séverin.

Famille et Pays

La famille saine bâtit le foyer sain: la joie de vivre, le développement de la personnalité, la fidélité à soi-même, le respect d'autrui, le sens de l'épargne, contribuent au bonheur familial.

Par extension, la famille saine bâtit le pays: l'esprit d'initiative, la volonté d'indépendance, l'attachement au pays, le sens social, la solidarité, le goût du travail — toutes vertus qui trouveront à se développer grâce à une éducation bien comprise au foyer familial — contribuent à faire la force d'un peuple.